

Au-delà du visible

Au-delà de l'apparence

par Granjabel, peintre et dessinateur

On dessine pour échapper aux clichés, pour inventer, pour s'inventer, aussi pour mieux voir et aussi pour faire la différence entre voir et regarder.

Dessiner pour débusquer le conformisme de la pensée, faire advenir la fulgurance du sentiment, de l'émotion, mettre en marche la « pensée plastique », pour se trouver et pour se perdre, pour retrouver la mémoire et pour la perdre.

Dessiner pour approcher l'innomé, pour structurer l'innommable, c'est peut-être assez proche de l'évocation de la caresse d'une patte d'araignée...

Une chose au fond inexprimable avec des mots qui font sens, un ratage miraculeux, incompréhensible et serein.

Je propose dans cet atelier de venir en liberté, je veux dire sans obligation de résultat prévisible, les seules contraintes étant l'engagement, la régularité et la concentration.

Je propose dans cet atelier de pister la bête (licorne, sirène, dragon, etc.), de la traquer pour s'en approcher au plus près, sans l'effaroucher, sans la faire fuir et si possible de l'appivoiser mais pas trop.

Dans un dessin, la marque personnelle, le signe récurrent est le plus souvent caché. Cette « signature » répétée qui se développe comme une symphonie, d'un travail plastique à l'autre, peut disparaître brutalement comme une rivière devenue souterraine et rejaillir quelques travaux plus loin, incognito...

Cette signature répétitive supporte difficilement d'être trop ouvertement nommée, désignée, reconnue. Il faut la découvrir lentement, patiemment, pour lui laisser l'espace nécessaire à son déploiement, d'abord timide, hésitant, craintif et toujours fragile.

C'est un être-moi en devenir qui peut se laisser hanter par tous les autres, reconnus comme existants à part entière.

Porté par la reconnaissance de l'existence de l'autre et de l'autre en lui-même, le dessinateur se révèle comme créateur de sa propre existence, alors commence pour elle, pour lui, le long apprentissage de la liberté d'expression.

Au sein de l'atelier, quand le travail plastique se met en place, il n'y a pas à l'avance de représentation définie qu'il faudrait absolument atteindre. Des petits exercices conçus en amont comme des tremplins, des détonateurs de méditations graphiques, comme par exemple la lecture attentive d'un ou de plusieurs poèmes ou d'un texte en prose, des images, des objets observés quelques minutes puis soustraits aux regards, dont il faut se souvenir, c'est-à-dire re-présenter, tout ce matériel sert de base à nos explorations.

La lecture permet une rêverie personnelle qui s'accompagne d'images mentales, de souvenirs ou de sentiments, de sensations que l'on va tenter de saisir sur la feuille de papier et dont on va recueillir les traces. Cela permet de créer, d'inventer, de recevoir des signes qui seront la figuration trouvée de l'expérience vécue, dans l'instant et bien au-delà.

Les images ou objets entrevus posent les questions suivantes : qu'a-t-on vu vraiment, de quoi se souvient-on, de quelle mesure est l'écart de la représentation avec la chose représentée, qui voit quoi et comment ?

L'émotion de la dessinatrice, du dessinateur qui se découvre faire sens, sens poétique, sens au-delà du sens, sens au-delà de son contrôle, est toujours un moment de jubilation intense et parfois de consternation...

La maladie rarement évoquée, la mort jamais nommée, donnent une puissance singulière au fait d'être ensemble, rassemblés dans une force de résistance à l'angoisse d'anéantissement, qui se glisse dans les silences ou dans les mots, comme une ombre furtive.

Comment ne pas vouloir ne pas perdre son temps précieux, comment ne pas s'engager totalement quand la menace est si présente, ou l'expérience de la maladie encore tellement vive et bouleversante ?

Les masques tombent sans pathos, dans la fraîcheur du dessin libéré, comme un retour dans les territoires arpentés ou non de l'enfance.

La mort comme une ombre portée, par sa présence-absence, incite les participants de l'atelier à s'en éloigner, par le choix des couleurs, des rythmes, des sujets abordés. Mais elle donne aussi le courage d'explorer l'inconnu, ce paysage habité, en devenir de sa propre existence, enfin découvert.

Le fait d'inventer un monde sur le papier, d'accepter de le voir, de le nommer, d'y trouver de l'intérêt, c'est découvrir la possibilité de s'inventer soi-même, de devenir sujet autonome, maître de son regard.

A la fin de la séance qui dure environ trois heures, nous disposons tous les dessins sur le sol afin de les parcourir, d'y vagabonder au gré de notre fantaisie. La joie et la surprise sont grandes de constater que tous les dessins (sans exception) font sens. Qu'ils sont tous porteurs de poésies, d'émotions et qu'ensemble, rassemblés, ils forment un tout cohérent par correspondances, échos, analogies, contrastes, capillarités symboliques... Chacun y a sa place, la hiérarchie des savoir-faire est dissoute, dans la générosité des regards approbatifs, habités par la profondeur, la richesse des émotions exprimées et ressenties.

Les plus réticents à accepter leur créativité, qu'ils nomment souvent maladresse, à l'écoute des commentaires que suscitent leurs dessins, changent le regard qu'ils portent sur leurs travaux, de séance d'atelier en séance d'atelier, pour enfin les accepter, les valoriser et dialoguer avec eux. Parfois il arrive que les dessins ravivent la mémoire, ravivent le chagrin et l'angoisse aussi.

Quand hélas, des participants de l'atelier disparaissent, on en parle peu mais d'un commun accord nous choisissons et affichons un de leurs dessins sur les murs. Ils sont là, nous ressentons leurs présences, ils nous accompagnent, nous ne les oublions pas.

P.S. :

Maladresse...

Je ne sais pas dessiner...

Notre maladresse affichée, reconnue, révèle à travers nous l'âme du monde si elle a pour projet de renoncer à elle-même. Car le paradoxe c'est que la maladresse ne révèle notre fragilité que si elle est l'expression du « je fais le mieux possible », c'est-à-dire un échec, sinon reconnu en tout cas totalement assumé plastiquement.

Une maladresse qui n'est pas habitée par un projet qui la dépasse reste lettre morte, c'est une maladresse sans objet, une coquille vide, une posture. La difficulté c'est de connaître sans savoir et de savoir sans connaître...

Il s'agit de se mettre dans un état extrême de concentration, d'attention, de réceptivité dans l'attitude du promeneur marchant sans but précis, inventant à chaque pas son parcours. Alors les outils du peintre-dessinateur font office de paysages, ils servent à révéler et à explorer notre univers, à en repousser toujours un peu plus les limites.

Interrogées les maladresses disent leur vérité, elles sont ou non paroles libérées des codes et des usages, des non-dits et des interdits et beaucoup plus que cela elles sont des gestes irréductibles à la parole.

Ces gestes jaillissants ou hésitants nous permettent d'accéder à un ailleurs fondateur, une « boîte noire » indestructible et traversée par tous les chemins du possible.

Granjabel

5 mars 2014